



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 40 | 14.10.2018

**Le Macronomicron,
ou la France du néant**

**Stefan Zweig,
la deuxième vie**

**La stratégie du choc,
version suisse**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Le miracle de la littérature, c'est qu'on n'en aura jamais fait le tour. J'ai vu cette semaine une pièce essentielle d'un auteur si fameux que la plupart se dispensent de le lire: Tchékhouv. Son *Ivanov*, je l'ai découvert presque par hasard — et ce, à cause du «Bruit du temps» qui vous est proposé dans ce numéro du Drone.

Jeudi soir, je venais de terminer cet article un peu venimeux et je n'étais pas content de moi. Les affaires politiques me débectent de plus en plus et le personnage que je me suis «payé» n'avait pas besoin de mon petit croche-pied pour plonger son nez arrogant dans la fange. Même le Cannibale lecteur m'a tancé: «qu'as-tu encore à t'occuper de Macron?» Au lieu de rentrer chez moi, et comme je me trouvais dans une grande ville, j'ai bifurqué vers le théâtre national décidé à prendre un billet pour n'importe quoi: ballet, concert, drame ou comédie.

On donnait, donc, du classique. J'ai craint au début de tomber otage d'un de ces metteurs en scène narcissiques, subventionnés et branlettogues qui ont pour mission de détourner les gens normaux de tout spectacle contemporain. Heureusement, tel ne fut pas le cas et le message de l'auteur fut restitué d'une manière remarquablement humble.

Son *Ivanov* est un albatros de province aux ailes rognées, dégoûté de sa vie, de ses affaires et de lui-même. Il déteste sa figure (que tous trouvent belle), sa démarche (pourtant droite) et même son incurable bonté. Comme le *Karoo* de Steve Tesich, ce géant de la névrose qui ne peut passer cinq minutes en tête à tête avec son fils, *Ivanov* ne peut passer une soirée seul à la maison avec sa femme, qui a tout sacrifié pour lui et qu'il a pourtant aimée de toute son âme...

Sa mélancolie en fait un infirme sans

infirmités, un vieillard avant l'âge. Cette force de la nature, intelligente et volontaire, recherche la compagnie — et les prêts à court terme — de nains fortunés qui ne lui arrivent pas à la cheville. Personne ne le comprend, pas même ceux (celles plutôt) qui l'aiment vraiment. La société qui le distrait de son gouffre est elle-même un abîme d'hypocrisie, de médisance... et d'ennui. Tout le monde, dans cette pièce, s'ennuie tout le temps. Hors le jeu, l'alcool et les concombres salés, il n'y a rien autour d'*Ivanov* qu'une attente de la mort ponctuée d'anniversaires, de mariages et de cancans. En se plongeant dans ce désert de l'âme, on comprend mieux le caractère *métaphysiquement inévitable* de la Révolution russe. Gogol avait entrevu le Diable en complet trois pièces, toute l'histoire moderne l'a célébré.

Quelle pièce — me suis-je dit — eût écrite Tchékhouv avec Macron®, sa cour et son vivier! Et qui d'autre qu'un dramaturge — voire un théologien — pourrait décrire la volatilité intérieure des castes qui ont trouvé opportun et convenable de se doter d'un tel «leader», de cet anti-*Ivanov* diamétral. — Et même de s'enticher érotiquement de lui (souvenez-vous de 2017!) comme la bourgeoisie se couche sous le Messie dans le *Théorème* de Pasolini!

Il est amusant d'imaginer comment tous ces automates éduqués et peignés dont les dentiers bavardent tous seuls vivront leur rentrée dans l'atmosphère terrestre, dans le feu et le sang de l'après-festin que le ministre Collomb à la tête de chaman a finement laissé entrevoir en claquant la porte sans demander son reste.

Je livre donc le *Macronomicron* à la merci de ses lecteurs en leur souhaitant, comme chaque dimanche, une bonne lecture et une excellente semaine!

SLOBODAN DESPOT

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le Macromicron

J'AI DÉPEINT DANS UN ARTICLE PRÉCÉDENT L'ACTUEL OCCUPANT DU PALAIS DE L'ÉLYSÉE SOUS LES TRAIT VAGUEMENT DÉMONIAQUES DU *NÉCRONOMACRON*. J'Y RELEVAI AVANT TOUT L'INCONSISTANCE DU PERSONNAGE. L'AFFAIRE BENALLA ET SES CONSÉQUENCES VIENNENT DE METTRE À NU SON NÉANT D'UNE PROFONDEUR... MÉTAPHYSIQUE.



«Il n'est qu'un oxymore en rotation, une contradiction absolue. Ce gouffre n'a aucune profondeur. Cette fraîcheur n'a pas d'âge.»

Le démon que je décrivais alors sentait le soufre; celui d'aujourd'hui sent déjà le sapin. Un an après le triomphe de «Jupiter», voici le temps des disputes qui résonnent dans les couloirs, des palais qui se vident, des spadassins qui désertent et des ambiances de fin de règne. Les mêmes qui nous annonçaient un irrésistible souffle de renouveau censé tourner définitivement une

page poussiéreuse de la politique française se demandent aujourd'hui comment le jeune prodige va tenir jusqu'à la fin de son mandat.

Les semaines qui viennent de s'écouler depuis le milieu de l'été ont quelque chose d'onirique. L'effondrement du château Macron aura été aussi surnaturel que le fut son érection. C'est en somme dans l'ordre des choses. Mais si le commandeur de carton-pâte s'effiloche par sa propre vacuité, son avènement à la tête de la troisième puissance nucléaire mondiale résulte de l'inconsistance

de tout le système environnant. Macron n'était qu'une plume au vent, mais la France de 2017 n'avait rien à offrir de plus dense. L'interaction de ces deux néants — l'homme et le contexte — dessine la typologie d'un nouvel «Héros de notre temps» dont la destinée ne se forge plus par sa confrontation avec les vicissitudes de l'époque, mais par sa capacité à s'en accommoder. Dans un pays où la communication a remplacé la parole, l'opportunisme tient lieu de force d'âme.

Alors que les éditorialistes se pâmaient sur le «calibre» du jeune prodige de la finance, sur sa culture philosophique, sa science manœuvrière et même sur son anglais — qu'on ne pouvait taxer d'«impeccable» que dans un pays profondément sourd aux langues étrangères —, j'avais osé relever son regard «*désespérément stupide*» et sa propension à la «*sottise, qui est comme sa signature*», comme disait René Guénon en parlant du Diable. Quoi qu'il en soit, la nation qui incarna des siècles durant l'intelligence se retrouve présidée aujourd'hui par un être immature et dépendant qui alterne les crises de mégalomanie et les accès de panique en les ponctuait de gaffes.

Après avoir, pour ainsi dire, confié les rênes de l'Élysée à une barbouze

lymphatique franco-marocaine de 26 ans dotée d'un grade d'opérette, lui laissant la haute main sur tout, depuis la privatisation de la sécurité présidentielle jusqu'à la vente des mugs du Palais (bidon eux aussi), Macron a laissé le scandale Benalla le déshabiller publiquement jusqu'au tréfonds de son non-être. Le voici qui s'enferme avec ses propres troupes (hâtivement assemblées de groupies et de dilettantes au lendemain de sa victoire au loto) en défiant quiconque de venir «(le) chercher», mais n'osant pas s'expliquer devant l'Assemblée et multipliant les pressions maladroitement pour étouffer une enquête qu'il savait inévitable. Le voici proclamant — sans qu'on ne lui ait rien demandé — que Benalla n'est pas son amant comme pour officialiser la rumeur, sans comprendre que l'ambiguïté de leurs relations, à cet échelon du pouvoir, se situe bien au-delà des questions de mœurs (même si elle les comprend aussi). Le voici Le voici, indifférent au danger autant qu'au protocole, nommant un mignon ici, caressant un torse là, confondant les territoires d'outre-mer avec les Indes galantes.

Daniel Schneidermann, à *Arrêt sur images*, a décortiqué plan par plan l'épisode du selfie aux torsos nus et au doigt d'honneur à Saint-Martin qui a fait hurler d'épouvante la

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



«UN DÉMON DE PETITE ENVERGURE» DANS LA VERSION COMÉDIE MUSICALE DE GUEORGUI ISSAKIAN SUR UNE MUSIQUE D'ALEXANDRE JOURBINE (2015).

presse de droite. Il s'est creusé la tête pour comprendre à quelle «stratégie» de «communication» pouvait correspondre cette pavane canaille. Et aboutir à la conclusion la plus terrible, s'agissant d'un chef d'État en exercice: nihilisme, inconscience et «Narcisse aux commandes».

«Que veut nous dire Manu? Vraisemblablement, il ne le sait pas lui-même. Il est possible qu'il ne veuille pas montrer grand-chose. Il est possible qu'il ait simplement ouvert les vannes. Il est possible qu'il ait conclu à la vanité du surcontrôle: jusqu'ici rien n'a réussi, autant laisser Narcisse s'emparer des commandes, appuyer sur le champignon, et advienne que pourra.»

Plus que trois ans et demi à tirer, Manu (tu ne m'en voudras pas de te tutoyer: c'est toi qu'as commencé!). *Et maintenant, que vas-tu faire* — pour paraphraser Bécand — *de tout ce temps que sera ta vie* à la tête d'un grand vieil État et sous les feux des projecteurs? Réhabiliter l'autorité présidentielle que tu as ridiculisée — avec l'aide, il est vrai, d'au moins deux de tes prédécesseurs —, t'attaquer réellement aux doléances des démunis et des chômeurs à qui tu jurais qu'il suffisait de traverser la rue pour retrouver de l'emploi? Ou t'enfermer dans ton narcissisme néronien et laisser la France glisser dans la guerre civile, comme l'a laissé entendre le flic à la tête de vieux Mohican infiniment fatigué

qui a décaré sans te demander ton avis — mais qui était ton dernier mentor avant le huis clos glaçant avec *Maman*? Maman Trogneux qui d'ores et déjà ne se prive pas de te morigéner avec cris et fracas pour que tout le monde entende?

YOUNG RASTIGNAC OF RIEN DU TOUT

Il serait trop facile de mettre la dérive ubuesque de l'État français sur le compte du seul «Manu». Après tout, il n'est pas arrivé là tout seul. Il y a été amené en connaissance de cause par une partie de l'establishment trop heureuse de promouvoir un Rastignac sans parti ni expérience qu'il serait commode de manipuler. Il s'est engouffré dans l'autoroute laissée au centre droit par la guerre civile anachronique, abrutie et néanmoins constante que se livrent les forces politiques françaises. Il a été adulé au-delà de toute mesure par une caste médiatique aux ordres de ses sponsors milliardaires, mais dont la servilité n'était pas en l'occurrence la seule vertu. Pour lui tailler un costume aussi démesuré, y fallait aussi l'ignorance, la jacasserie, la frivolité et l'inculture.

Qui, dans l'ensemble des médias français, a eu l'idée de comparer le profil et les œuvres de ce «puceau de la pensée» (selon Emmanuel Todd) au modèle des jeunes cavaliers de l'Apocalypse qui ont fondu sur les pays d'Europe de l'est au lendemain de la chute du socialisme en 1989? *Young leaders* portant beau et sûrs d'eux, imbus de libéralisme et de «société ouverte», jongleurs

à millions, incultes comme agents d'assurances et porteurs, telles des machines infernales, d'une mission unique et simple: délester sous prétexte de «transition» les États et les peuples de leur patrimoine national au profit des prédateurs privés. Cela a bien marché — un temps — en Pologne, en Hongrie, en ex-Yougoslavie, si bien même qu'ils ont disparu avec leurs magots dans les brumes de l'histoire en préparant la voie aux mouvements populistes capitalisant sur le ressentiment populaire et le néant intellectuel, moral et humain qui définit le macronisme en tant que psychologie des élites d'un Occident en phase terminale.

Emmanuel Macron® n'était peut-être qu'un produit de synthèse sous marque déposée (d'où le ®), au même titre que le Nylon ou le Gore-Tex. Qu'il ait été, comme avant lui les jeunes loups de Soros, de Goldman Sachs et du *German Marshall Fund*^a préparé et propulsé en vue d'une mission précise — et que la voie ait été *brossée* devant lui comme la glace devant une pierre de curling — ne semble plus guère faire de doutes. S'il a des hauts faits incontestables à son actif, ils tiennent à la privatisation d'une dizaine d'atouts stratégiques de l'industrie française, à commencer par les mensonges qui

^a Macron® a été «MMF 2006» c'est-à-dire: «American Marshall Memorial Fellow» de l'année 2006. Il a d'ailleurs reçu ses «contrôleurs» à l'Élysée dès 2012 du temps de Hollande, en compagnie de Piotr Smolar (MMF, 2010) du *Monde*, Vincent Jauvert du *Nouvel Observateur*, Karim Talbi (MMF, 2011) de l'AFP (page 5 du rapport GMF 2012).

ont justifié la cession d'Alstom aux Américains en 2015.

LE RÈGNE DES PAONS SANS QUEUE

C'est là que le produit Macron® cesse d'incarner uniquement son propre naufrage et devient l'emblème d'une société et d'un temps. Comment se fait-il que dans cette vieille démocratie il ne se soit trouvé personne pour faire barrage à cette «hallucination collective» (© Todd)? Qui aurait pu le faire?

Fillon, le boutiquier de province acheté et soldé pour le prix de deux costumes?

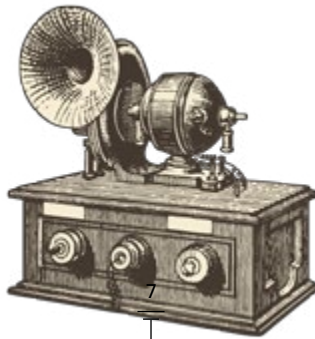
Le Pen, l'héritière bougonne et obtuse d'une boutique d'opposition familiale, qui a imposé au moment crucial, conformément au modèle d'insuccès qui constitue son ADN politique?

Le fort en gueule Mélenchon, gauche sans filtre et montres de prix, ravi de se rabibocher voici quelques jours avec l'employé de Rothschild au gré d'une rencontre «impromptue» où l'on a vu qu'il ne savait pas seulement montrer ses crocs, mais encore et tout aussi bien remuer la queue? Pour quelle hypothétique part de gâteau? Boutiquier label rouge, boutiquier quand même.

Vu de l'extérieur, on a l'impres-

sion que tout le système français a comploté pour amener ce démon de petite envergure sur le trône. Et c'est ici que la sociologie et la métaphysique se rejoignent, que le *Nécronomacron* et le *Macronomicron* ne font plus qu'un. Et ce *un*, de quoi est-il le nom?

La démocratie, même détournée, même confisquée, même évidée, reste démocratique aussi longtemps qu'elle jouit de l'assentiment des masses. Le seul indice de non-démocratie d'un régime est son rejet et son renversement. Même s'il a réussi la prouesse de trouver le plancher d'impopularité établi par Hollande, Macron reste le président des Français et le commandant en chef de leurs forces armées. Une nation minée par la censure et l'hypocrisie, l'irresponsabilité individuelle héritée de deux siècles de socialisme et la dictature des convenances et de la sociabilité creuse, une société régie par des «élites» surannées, imbues de leurs prérogatives et sans aucun contact avec la terre ferme, pouvait-elle produire autre chose que cet ordonnateur de rituels désincarnés et ce prince du faux-semblant? La tribu des paons sans queue qui régit la France a reconnu et intronisé le plus typique de ses représentants.



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

La deuxième vie de Stefan Zweig

LA PÉRIODE «SALZBOURGEOISE» DE ZWEIG, QUI S'ÉTALA DE 1919, À L'ISSUE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, À L'ACCESSION D'HITLER AU POUVOIR EN ALLEMAGNE, EN JANVIER 1933, FUT CELLE DU SUCCÈS ET DE LA GLOIRE INTERNATIONALE. MAIS PLUS QUE D'AUTRES, IL PERÇUT TRÈS TÔT LES NUAGES QUI S'ACCUMULAIENT AU-DESSUS DE L'EUROPE.

Dans *Le monde d'hier*, écrit en 1941, Zweig s'exempte un peu vite d'avoir été la victime de cette «ivresse patriotique» qui saisit la plupart des citoyens des pays d'Europe à l'aube du premier conflit mondial. Il va jusqu'à écrire: «*Que je n'aie pas succombé à cette ivresse patriotique n'était nullement dû à mon sang-froid ou à une lucidité particulière, mais à la forme qu'avait prise ma vie jusque-là.*» Et plus loin: «*Cette méfiance [de la politique] m'avait donc en quelque sorte vacciné contre l'épidémie d'enthousiasme patriotique, et préparé comme je l'étais contre l'accès de fièvre des premières heures, je demeurai résolu à ne pas laisser ébranler ma conviction que l'unité de l'Europe était nécessaire par une guerre fratricide causée par la maladresse des diplomates et la brutalité des fabricants de munitions.*» Ce fut certes sa position dès 1915 mais, comme on l'a vu la semaine dernière, pas durant la période qui va de l'été 1914 à son séjour en Galicie l'année suivante.

Zweig est en Suisse lorsque la guerre s'achève en novembre 1918. Outre son ami Romain Rolland, il y croise nombre d'écrivains et d'artistes, dont James Joyce. Il

raconte que, de retour en Autriche, il croisa à la gare de Buchs le train qui emmenait l'empereur Charles en exil en Suisse. Dernier empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, Charles Ier était devenu prince héritier après l'assassinat de François-Ferdinand, le 28 juin 1914, et avait succédé à François-Joseph, décédé le 21 novembre 1916 après un règne de soixante-huit ans. Cet exil marquait la fin de 600 ans de règne des Habsbourg et surtout la fin de l'Empire, laissant une «petite Autriche» bien fragile dans l'ombre d'une Allemagne dont Zweig ressentit prématurément qu'elle ne lui laisserait pas beaucoup de répit avant de vouloir l'absorber.

Zweig s'installe à Salzbourg, dans la maison qu'il a acquise durant la guerre. Située à flanc de montagne, elle est inaccessible en voiture et il faut gravir une centaine de marches pour l'atteindre. Salzbourg n'est à l'époque qu'une petite ville de province de 40'000 habitants. Le festival de Salzbourg ne sera créé qu'en 1920 par le metteur en scène Max Reinhardt et l'écrivain Hugo von Hofmannsthal, avec le soutien de Richard Strauss. Il n'atteindra la

renommée internationale qu'on lui connaît qu'après la Seconde Guerre mondiale. Salzbourg est surtout plus proche des grandes villes européennes (Munich, Berlin, Paris) que Vienne, située aux confins orientaux de l'Autriche, ce qui est déterminant pour Zweig.

Si l'Autriche est confrontée, avant l'Allemagne, à une grave crise économique dans les premiers temps qui suivent la fin de la guerre, les choses vont petit à petit rentrer dans l'ordre à partir de 1921. Et ces années 1920 seront celles où la jeunesse se libère des carcans moraux qui prévalaient sous l'Empire. De nombreux mouvements artistiques vont violemment «secouer» l'ordre établi. Zweig, de son côté, considère ce qu'il a écrit avant la guerre — notamment ses nombreux poèmes — comme de piètre qualité. C'est bien l'avis, d'ailleurs, de nombre de ses coreligionnaires, au premier rang desquels Hugo von Hofmannsthal(1) : on peut dire que l'admiration que lui portait Zweig n'était pas réciproque! Mais qu'il soit peu apprécié par ses confrères — Thomas Mann ne lui est pas non plus très favorable — n'empêche pas Zweig de connaître un succès croissant, que ce soit avec ses essais



et biographies ou avec ses nouvelles: «*Dans ma vie personnelle, le fait le plus remarquable de ces années-là fut qu'un hôte s'invita chez moi et s'y établit généreusement, un hôte que je n'avais jamais espéré — le succès.* » Ses recueils de nouvelles, *Amok*(2) en 1922, *Confusion des sentiments* en 1927, *Petite Chronique. Quatre récits* en 1929; ses essais biographiques, *Trois maîtres: Balzac, Dickens, Dostoïevski* en 1920, *Romain Rolland: sa vie, son œuvre* en 1921, *La lutte avec le démon* (essais sur Hölderlin, Kleist et Nietzsche) en 1925, *Trois poètes de leurs vies: Casanova, Stendhal, Tolstoï* en 1928, se vendent comme des petits pains et sont traduits et vendus dans de nombreux pays. Quand en

1929 il discute avec son éditeur de la parution de sa biographie de Joseph Fouché, il l'exhorte à renoncer à un premier tirage de dix mille exemplaires et de s'en tenir à cinq mille exemplaires, convaincu que la biographie d'un homme politique français des XVIIIe et XIXe siècles, connu surtout pour sa férocité comme chef de la police, n'intéresserait pas les lecteurs, en particulier germanophones. Il s'en vendit finalement cinquante mille exemplaires

rien qu'en Allemagne la première année de sa parution!

Tout lui réussit: l'adaptation en 1925 de *Volpone*, la pièce de Ben Jonson créée à Londres en 1606, tout autant que la première version des *Grandes heures de l'humanité*, en 1927, qui comptait initialement cinq «miniatures», ces récits d'événements ayant marqué l'histoire de l'humanité et qui seront finalement quatorze quelques années plus tard. En 1931 paraît *La guérison par l'esprit*. Son ami Sigmund Freud apprécie modérément d'être associé dans ce livre à Franz-Anton Mesmer, le fondateur dans les années 1770 de la théorie du magnétisme animal — et considéré comme l'archétype du charlatan! —, et à Mary Baker Eddy, la guérisseuse américaine fondatrice du mouvement de la Science Chrétienne...

Zweig est surpris et s'interroge sur un tel succès: «[...] *Je n'ai pu m'empêcher, à certains moments de réflexion, de me demander quelle pouvait bien être la qualité particulière de mes livres qui pouvait fonder un succès que je n'attendais pas. En fin de compte, je crois qu'il provient d'un défaut personnel qui fait de moi un lecteur impatient et fougueux. Tout ce qui s'apparente à la prolixité, au débordement, à l'exaltation vague, tout ce qui manque de précision et de clarté, tout ce qui, superflu, ralentit le cours d'un roman, d'une biographie ou d'une discussion d'idées m'irrite.*

Seul un livre qui maintient constamment son niveau, page après page, et vous emporte d'un trait jusqu'à la dernière sans vous permettre de respirer, me procure un plaisir sans mélange. » Il ne faut sans doute pas chercher ailleurs les raisons qui l'ont amené à réussir dans le genre de la nouvelle plutôt que dans celui du roman: il compte en effet à son actif un seul roman achevé, *L'impatience du cœur* (1939, connu en français sous le titre *La pitié dangereuse*), ses deux autres tentatives, *L'ivresse de la métamorphose*, commencé en 1925 et *Clarissa*, qui fut retrouvé en 1981, étant restés inachevés.

En 1933, la fête est finie: dès l'accession d'Hitler au pouvoir dans l'Allemagne voisine, Zweig pressent l'inéluctabilité de l'*Anschluss* qui se produira cinq ans plus tard et finira de détruire son pays, l'Autriche. Il s'exile à Londres, où nous le retrouverons la semaine prochaine dans sa troisième et dernière vie.

~~~~~  
NOTES

1. Hugo von Hofmannsthal (1874-1929) est alors au sommet de son art littéraire. Il est aussi le librettiste du *Chevalier à la Rose* de Richard Strauss, avec lequel il collabora à plusieurs opéras, et de la pièce *Jedermann*, créée en 1911 et jouée chaque année au festival de Salzbourg depuis sa création en 1920.

2. Les références et éditions recommandées des différents ouvrages cités dans cette chronique seront données dans notre prochaine chronique.

ENFUMAGES par Eric Werner

## Mme Leuthard et la stratégie du choc

**D**ORIS LEUTHARD EST UNE MINISTRE SUISSE. DURANT UNE DIZAINE D'ANNÉES ELLE A ÉTÉ EN CHARGE DES TRANSPORTS, DE LA POSTE, ET D'UN CERTAIN NOMBRE D'AUTRES CHOSES ENCORE. ELLE VIENT D'ANNONCER SON PROCHAIN DÉPART DU GOUVERNEMENT. DE PRIME ABORD, ON SERAIT TENTÉ DE DIRE: ET ALORS? MAIS CE NON-ÉVÉNEMENT N'EN A PAS MOINS SUSCITÉ DE NOMBREUX COMMENTAIRES.

Le *Temps*, par exemple, nous présente Mme Leuthard comme une «grande figure suisse du XXIe siècle»(1). Au XXe siècle, nous avons eu le général Guisan, Friedrich Wahlen, peut-être aussi Ramuz, Dürrenmatt, etc. Au XXIe siècle, nous avons Mme Leuthard. Il importe donc, un court moment au moins, de lui prêter attention.

On ne dira peut-être pas que si Mme Leuthard était un homme, personne ne s'intéresserait à elle: assurément non. Ni moins encore

que les couronnes de louanges qu'on lui tresse aujourd'hui, en cette sainte année #MeToo, ont un petit air d'opportunisme. Tout petit. Mais on se doit ici quand même de rappeler que la ministre démissionnaire s'en va peu après l'éclatement du scandale de CarPostal, cette filiale de la Poste néolibérale que son prédécesseur direct, le socialiste Leuenberger (à

moins qu'il ne faille remonter plus haut encore dans le temps), avait transformée en entreprise privée afin de lui permettre, comme à toute autre entreprise privée, de gagner de l'argent: le plus d'argent possible, en fait. La Poste reçut ainsi carte blanche pour augmenter ses tarifs,

en même temps que pour accroître les cadences imposées à ses employés. Ce qu'elle ne manqua pas de faire, avec au final de beaux dividendes reversés à l'État actionnaire.

### DÉRÈGLEMENTONS!

Avec toute-fois une ombre au tableau: ce qui, justement, vient de se produire. Mme Leuthard a beau être une «grande figure suisse du XXIe siècle», elle n'avait rien vu venir. Il y a fort à parier que M. Leuenberger, lui non plus, n'aurait rien vu venir. Mais c'est un détail. Plus importante est cette autre remarque. A partir du moment où l'on dit que la seule chose



qui compte est de gagner de l'argent, le plus d'argent possible, de tels accidents n'ont rien en eux-mêmes de très surprenant. C'est s'il ne s'en produisait pas qu'on serait, au contraire, surpris. Tout comme M. Leuenberger, Mme Leuthard est pour plus de marché, plus de concurrence, plus d'ouverture. Elle aime déréglementer, et elle déréglemente. Il est donc normal que les gens ainsi mis sous pression en viennent, à un moment donné, à commettre des délits. Non seulement c'est inévitable, mais c'est très probablement aussi voulu. Les néolibéraux sont sans état d'âme. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs. C'est ainsi qu'on «avance», qu'on «fait bouger les choses». Ce n'est pas en vain qu'on a parlé de la «stratégie du choc» (Naomi Klein).

Aux dernières nouvelles, l'Office fédéral des transports vient d'assouplir la réglementation existante en matière de transports publics, en accordant à des entreprises privées des concessions pour l'exploitation de lignes de bus à longue distance. A juste titre, les syndicats dénoncent le danger que cette mesure représente *«pour les transports publics suisses et pour le rail en particulier»*(2). Or l'Office fédéral des transports dépend de Mme Leuthard. C'est donc une décision de Mme Leuthard. Dans un premier temps, les prix vont très probablement baisser, ce qui contribuera à accroître encore l'aura de Mme Leuthard en tant que «grande figure suisse du XXIe siècle». Dans un second temps, en revanche, on verra s'accumuler les scandales et les

dysfonctionnements en tout genre. Les pannes de train deviendront de plus en plus fréquentes, en attendant les ponts qui s'effondrent. La «stratégie du choc», quoi.

#### **UN TROU DANS LES ALPES... ET DANS LA CONSTITUTION**

Dans le même ordre d'idées, on ne manquera pas ici de rappeler le rôle de Mme Leuthard dans la décision du gouvernement, il y a quelques années, de construire un deuxième tunnel autoroutier sous le Gothard, alors même qu'il est stipulé dans la Constitution qu'il faut protéger les Alpes contre l'empiétement du trafic routier, et à cette fin, autant que possible, favoriser le transfert du trafic de marchandises de la route vers le rail. Or, avec ce deuxième tunnel autoroutier sous le Gothard, on fait exactement le contraire. En la circonstance, Mme Leuthard a donc très clairement violé la Constitution. On l'avait dit à l'époque, mais il n'est pas interdit ici de le répéter. Elle n'a bien sûr pas été seule à le faire, puisqu'elle a été suivie dans sa démarche par le gouvernement dans son ensemble, mais cela ne s'en inscrit pas moins à son bilan.

Remarquons au passage que violer la Constitution est aujourd'hui devenu en Suisse une quasi-habitude. Le gouvernement ne respecte la Constitution que quand cela l'arrange. Autrement, il passe outre. On vient de citer l'exemple du deuxième tube autoroutier du Gothard, mais chacun a bien sûr en tête la manière dont le gouvernement s'y est pris

pour neutraliser la décision populaire du 9 février 2014 sur l'immigration de masse. Cette décision figure aujourd'hui noir sur blanc dans la Constitution, mais c'est comme si elle n'y figurait pas. Cela ne signifie pas nécessairement qu'on n'est plus en démocratie. Mais c'est une démocratie à la carte. On choisit ce qui plaît, on écarte le reste.

### DÉMOCRATÀLCARTE

On voit donc en quel sens Mme Leuthard pourrait être qualifiée de «grande figure suisse du XXI<sup>e</sup> siècle». Elle l'est en ce sens, tout bonnement, qu'elle en est une figure emblématique. En tant que femme, tout d'abord, puisque, dans l'ordre hiérarchique des préoccupations de nos concitoyens, la question de la place des femmes dans la vie politique occupe aujourd'hui le sommet, éclipsant toutes les autres (en particulier celles abordées dans cette chronique)(3). En tant, ensuite, que personnification de la démocratie à la carte. Elle-même n'est bien sûr qu'un simple rouage du système, un pion parmi d'autres. Mais à cause de cela, justement, elle est pleinement représentative. Mme Leuthard personnifie et symbolise bien l'époque que nous vivons, celle d'un glissement progressif de l'ancienne démocratie vers la

postdémocratie, et à partir de là, très probablement, vers la «démocrature»(4). Comme elle donne l'impression d'être relativement intelligente (elle s'exprime plutôt bien en public), on ne saurait a priori exclure qu'elle en ait, très vaguement au moins, conscience. Très vaguement.

### NOTES

1. *Le Temps*, 27 septembre 2018.
2. Cité par *Le Courrier*, 8 octobre 2018, p. 2.
3. Un homme, même féministe, doit aujourd'hui presque s'excuser lorsqu'il se présente à une élection. Le socialiste Cédric Wermuth vient d'en faire l'expérience en Argovie. Ses camarades de parti l'ayant préféré à une femme dans la course à la candidature pour l'élection prochaine au Conseil des États, il a dû se défendre contre l'accusation d'être un *ladykiller* (*Le Courrier*, 28 septembre 2018, p. 8).
4. Néologisme souvent utilisé pour désigner certains régimes est-européens (Hongrie, Tchéquie, Pologne), mais qui en fait pourrait s'appliquer beaucoup plus légitimement à des pays comme la France et l'Allemagne. La France, en particulier, est assez typiquement aujourd'hui une démocrature (manipulation du mode de scrutin pour l'élection des députés à l'Assemblée nationale, politisation de la justice, verrouillage de l'information, violences policières, etc.).



**SUR CES MOTS** par Arnaud Dotézac

## La traite des tanches

Lorsqu'un navire sauve des naufragés, il les *ex-traite* de la mer. Extraire est de même racine que *traite* comme on le disait des *blanches* ou des esclaves. Lorsqu'on accuse les Aquarius et autres *extracteurs* flottants de procéder à une nouvelle forme de *traite*, sans doute *trahis* par leur ignorance du sens des mots, ils s'offusquent. Ce faisant, ils n'ont de cesse de nous *distraire* des vraies raisons de ces flux et reflux que l'on nommait *tre* en breton,

apparenté à *traite*, pour désigner le *retrait* des eaux à marée basse. Leur *trait* d'esprit est de nous *soustraire* aux mécanismes démocratiques de décisions collectives. Ils nous prennent pour des tanches (on affectait jadis aux imbéciles ce nom de poisson) et tirent des *traites* à perte sur une Europe qu'ils rendent toujours plus *abstraite*. A défaut de traite des blanches, c'est bien à une traite des tanches qu'ils s'adonnent.

### PHOTO BIOGRAPHIE

**Le bleu du ciel.  
Dans l'avion,  
11.10.2018.**

J'aime voyager dans les moyens-courriers Bombardier. Ils ont des sièges fins et de belles et grandes fenêtres ovales qui laissent entrer beaucoup de lumière avec des reflets d'aquarium. Quel que soit le temps en bas, un trajet en avion nous donne un avant-goût de la lumière sans déclin.

Rien que pour cela...  
(SD)



## TURBULENCES

### FRANCE | Linky fait des ravages

Dans son «déploiement» du très controversé compteur Linky, Enedis n'a peur de rien. Il faut dire qu'elle bénéficie du soutien sans faille de l'Etat français, son commanditaire, dont les préfets exigent la soumission des communes qui tentent de s'opposer au remplacement des compteurs sur leur territoire. C'est le cas de Sain-Bel dans le Rhône, qui a récemment été rappelée à l'ordre : «Non vous n'avez pas compétence dans ce domaine, vous avez délégué la gestion de votre réseau public à un syndicat d'électrification (le SYDER), donc c'est lui l'autorité organisatrice chez vous».

Dans la foulée, Enedis a installé aussi son "compteur intelligent" dans les armoires de commande d'éclairage public de la commune, certains réseaux se mettant à disjoncter et à plonger des quartiers entiers dans l'obscurité. Devant l'afflux des plaintes, la commune diffuse une réponse qui fera plaisir au préfet du Rhône et au président du SYDER : «Nous vous demandons de vous adresser directement à l'Autorité Organisatrice du réseau public de distribution, le SYDER, standard 04 72 18 75 00. Nous appelons toutefois votre attention sur le fait qu'une augmentation de puissance étant probablement rendue obligatoire du fait du pilotage par les compteurs Linky, le coût supplémentaire des abonnements publics sera répercuté sans recours possible sur le montant perçu par le SYDER dans le cadre de nos impôts locaux.»

SR

### RUSSIE | Les mordus de la Pomme

Veillée d'armes sur le trottoir d'une grande rue marchande de Moscou. Sous la pluie glaciale de cette fin de septembre, des ombres en ciré jaune se passent un thermos. Depuis plusieurs jours, ils font la queue devant la boutique de la Pomme et s'assurent que leur place sera gardée quand ils iront se réchauffer dans le café voisin. Enfin, le grand jour arrive et le store se lève pour révéler l'ultime modèle. Le premier de la queue pénètre dans le sanctuaire du fruit dont l'univers entier est mordu. Les flashes crépitent et les caméras de télévision se tendent vers l'homme en blouson et baskets qui monte vers l'autel où l'attend le Graal.

Stupeur: celui qui devait être le premier initié se cache le visage de son capuchon et bat en retraite. Il a les mains vides. Pour arriver parmi les premiers, il a dépensé 150'000 roubles, une petite fortune de plus de 2000 francs suisses. Il n'avait plus personne derrière lui à qui céder son tour et s'est trouvé propulsé au premier rang sans le sou.

Ce qui distingue un Russe mordu des mordus du monde entier? La passion, la même passion qui a fait perdre à Dostoïevski une fortune au jeu.

JMB/3.10.2018

Sources:

1. Émission TV Время покажет du 28.09.2018.

2. Telegraph

## Pain de méninges

### LA FRANCE ET L'ÉTAT D'ENFANCE

Un Maréchal, suivi d'un Général, ont écarté la France de ses voies, et s'ils n'avaient pas existé, ce peuple serait devenu majeur, leur crime est d'avoir fait à leur pays un devoir de l'état d'enfance. Au siècle où nous vivons, ce crime est le plus grand de tous, il ne faut plus de pères et l'on devrait abattre sans clémence un chef osant prétendre à la paternité. Les peuples d'hommes libres sont des peuples d'orphelins, il n'est de fraternité qu'à ce prix. La France a payé chèrement ce confort intellectuel, elle n'est pas sortie de la stupeur et ce qui la menace est la stupidité parmi les ruses, les légendes et les équivoques. L'on frémit de dégoût au vu des maîtres qu'elle se donna, ces sont des charlatans que cette nation encense, ce sont des pipeurs qu'elle magnifie, ce sont des maquignons qu'elle aime.

— Albert Caraco, *Simple remarques sur la France* (L'Age d'Homme, 1975), remarque n° 20.



Le Drone ne vit que de vos abonnements et de vos dons.

Faites-le connaître autour de vous!

Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!

<https://antipresse.net/dons/>

<https://antipresse.net/drone/abonnement>